

Ballast
Essai (et erreurs) de sensationnalisme réaliste
Ballast États-Unis, 2008, 96 minutes

Charles-Stéphane Roy

Numéro 254, mai-juin 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47283ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, C.-S. (2008). Compte rendu de [Ballast : essai (et erreurs) de sensationnalisme réaliste / *Ballast États-Unis, 2008, 96 minutes*]. *Séquences*, (254), 24–24.

BALLAST

Essai (et erreurs) de sensationnalisme réaliste

*Œuvre tout en buée et en deltas asséchés, **Ballast** est le premier film d'un architecte passé en douce à la réalisation. Sans crier gare, cette ballade chez les reclus du Sud a annoncé à Sundance et Berlin l'arrivée d'un réel observateur aux heureuses influences, l'improbable percée d'une sensibilité européenne dans le terreau américain.*

CHARLES-STÉPHANE ROY

Sous un ciel assombri en permanence par les nuages, le vent glacial fait craquer les sillons des terres oubliées par un printemps qui n'est pas passé par là; au milieu de cette province en perdition se trame une histoire de rédemption parmi les membres d'une congrégation noire disséminée, dont une caméra traque en cinémascope les moindres errances. On se croirait dans un Angelopoulos gothique, un Bruno Dumont gospel; il s'agit plutôt de la contrée fantasmée de Lance Hammer, architecte de formation rêvant de cinéma depuis une séance des **Ailes du désir** à l'université et la fréquentation assidue d'incontournables des filmographies est-européennes et japonaises. Porté sur les films de proximité, Hammer a tenté de mettre en images les sensations ressenties lors d'un voyage hivernal dans le delta du Mississippi dans sa jeune vingtaine. Écrit sur une période de dix ans faite de pèlerinages dans les églises et de séjours parmi les ruraux, **Ballast** est le fruit d'une affection et d'une admiration palpables face à la dignité et à l'impuissance des communautés afro-américaines de la région. Comme David Gordon Green avec **George Washington** (autre premier film, autre vision caucasienne d'une tragédie noire), Hammer se convainc qu'il ne peut décrire des personnages sincères et épurés sans qu'ils ne soient solidement ancrés dans une réalité désœuvrée. Le manque d'argent l'a autrement persuadé d'engager des non-professionnels et de concentrer son récit sur les relations entre ceux-ci, qu'il campe avec autorité dans un décor d'une âpreté à la fois lunaire et funéraire.



Une certaine vérité émotionnelle

Tout rayonnement a été éliminé des plans à la faveur des paysages en décomposition et des possessions humaines abandonnées.

Tourné dans une dizaine de bleds du Mississippi, **Ballast** suit à la trace les pérégrinations de James, un adolescent au comportement trouble à la suite de la mort de son père et la tentative de suicide avortée de son oncle Lawrence. Marlee, la veuve, n'est guère plus épargnée par les événements et

tentera de travailler à nouveau au dépanneur de son défunt conjoint pour reprendre pied. Les membres de ce trio mal en point, naviguant incessamment entre le réconfort et le règlement de compte, n'ont d'autre choix que d'essayer de se survivre les uns aux autres tant leur autarcie semble les confiner à tous les culs-de-sac possibles. À les observer se prendre à la gorge de la sorte, on se dit que le commerce de la bouteille, des armes et de la folie ont encore de florissantes années à l'horizon dans cet État, l'un des plus pauvres du continent nord-américain.

Si le portrait grisâtre que propose **Ballast** ne donne pas exactement dans la nuance et la fine étude de caractères, la signature que met en place Hammer propose le meilleur des films terriens du susnommé Gordon, de Jeff Nichols et d'autres puristes ruraux, et l'implacable rigueur formelle de Bruno Dumont — **Flandres** vient immédiatement à l'esprit — ou du tandem Dardenne. Sans imposer de codes hors des carcans du genre, le nouvel espoir du cinéma américain d'arrière-pays sait manifestement adapter des idées très claires et cartésiennes dans ses cadrages et son montage — qu'il a effectué lui-même — à une certaine vérité émotionnelle, élevant chaque scène au-delà de l'habituelle plainte des steppes propre aux premiers essais d'âmes trop vertes.

Le chef opérateur Lol Crawley, Britannique d'origine, est aussi pour beaucoup dans le rendu impérial de cette odyssée bourbeuse, tout comme l'œuvre du photographe Todd Hido. Tout rayonnement a été éliminé des plans à la faveur des paysages en décomposition et des possessions humaines abandonnées. Hammer a lui-même invoqué la manière dont Nicolas Roeg suivait David Bowie dans **The Man Who Fell to Earth** pour illustrer sa propre incompréhension face à un monde dont il ne sera jamais que le témoin extérieur, en dépit de tous ses efforts pour en faire jaillir une réalité dont il n'est pas issu.

Impressionnante ou non, cette démonstration de cinéma des exclus se passe néanmoins trop souvent en amont du spectateur, alors que l'émotion brute des plans refuse d'être arrimée à celle des personnages, qu'on nous demande d'accompagner sans trop nous poser de questions à leur sujet. La décision de reporter au dernier acte le dévoilement des motivations ayant nourri leur malaise l'un face à l'autre tout au long du film renforce d'autant plus cette impression d'avoir été malencontreusement laissé en plan par un réalisateur-scénariste fort articulé, mais pour qui la mise en scène est plus affaire de sensations que de dramaturgie.

■ États-Unis 2008, 96 minutes — **Réal.**: Lance Hammer — **Scén.**: Lance Hammer — **Images**: Lol Crawley — **Mont.**: Lance Hammer — **Mus.**: Lucero, Pyramid — **Son**: Kent Sparling — **Dir. art.**: Mary Goodson — **Cost.**: Caroline Eselin — **Int.**: Michael J. Smith Sr. (Lawrence), Jim Myron Ross (James), Tarra Riggs (Marlee), Johnny McPhail (John), Ventress Bonner (adolescent), Jimez Alexander (adolescent 2), Sanjib Shrestha (Docteur Shrestha) — **Prod.**: Lance Hammer, Nina Parikh.